

Émile BOURHIS 22 ans 72^e Régiment d'Infanterie

Ajourné un an pour faiblesse en 1913 et classé ensuite « service auxiliaire » début 1914, Émile est rattrapé par la guerre dévoreuse d'hommes et se retrouve classé service armé par la commission de réforme de Quimper en date du 2 novembre 1914 ; il est affecté au 19^e RI de Brest à compter du 20 novembre et arrive au corps le 24 novembre 1914.

Émile fait ses classes à Brest mais ne rejoint pas le 19^e sur le front, il passe en effet, le 1^{er} février 1915, au 72^e RI d'Amiens qui se trouve alors au repos en Champagne et qui va prendre part à une grande offensive dans le secteur de Mesnil-lès-Hurlus. Le 72^e attaque les 22, 23 et 24 février ainsi que les 5, 6 et 7 mars et subit de lourdes pertes, près de mille quatre cents hommes tués, blessés ou disparus pour des résultats insignifiants.

C'est l'époque du fameux « je les grignote » de Joffre. Le 19 mars, on exécute le soldat Rio coupable d'abandon de poste devant l'ennemi ! Rebelote le 28 mars avec l'exécution du soldat Colin coupable lui aussi d'abandon de poste, on fusille beaucoup dans ce régiment !



Soldats bretons du 19^e RI en 1914

Après une marche de quelques jours, les hommes montent en ligne le 5 avril dans le terrible secteur des Éparges, un long éperon situé sur les côtes de Meuse entre Verdun et Saint-Mihiel rendu tristement célèbre par sa boue et par les combats incessants et meurtriers qui s'y déroulèrent jusqu'à la fin de la guerre ; la conformation des lieux ne laissait pas d'autre choix que de tuer ou d'être tué (*).



Le 7 avril 1915, la 3^e division d'infanterie, dont fait partie le 72^e RI, attaque en direction de Maizeray (Woëvre) pour soutenir la 4^e division. Il a plu toute la nuit, parti des tranchées de Riaville au nord-est des Éparges, le régiment attaque à 14 heures mais échoue par faute d'une préparation d'artillerie suffisante, les brèches n'ont pu être faites dans les barbelés ; une autre attaque échouera à 21 heures. Les Français se rendront maîtres de la ligne de crêtes des Éparges le 9 avril après avoir perdu douze mille hommes ; les Allemands restent en possession du versant sud de la butte. Le 72^e RI, qui a perdu sept cents hommes en trois jours, part au repos et reviendra en ligne le 16 avril.

Émile Bourhis, qui été blessé dans une de ces attaques, décèdera le lendemain à 2 heures du matin à l'ambulance XV/18 où il a été transporté. J'ignore où Émile a été inhumé (**).



Né à Trégunc le 31 décembre 1892, Émile Sylvestre Bourhis, châtain aux yeux marron, 1,61 m, qui savait lire, écrire et compter, était le fils de Vincent Bourhis, menuisier au bourg, et de Marie-Josèphe Lijeour. Il était lui-même charpentier et travaillait chez Henri Le Beux avec son père en 1911. Il avait un frère aîné Joseph, né le 4 décembre 1891, engagé volontaire en 1912 et qui fera toute la Grande Guerre dans la Marine ; il avait aussi deux sœurs, Marie née en 1894 et Marie-Anne née en 1896. Un secours de 150 francs sera accordé à son père en juillet 1915.

(*) Maurice Genevoix relate ses souvenirs des Épargnes dans son livre *Ceux de 14*.

(**) Louis Pergaud, auteur de *La guerre des boutons* en 1912, disparaît aussi le même jour dans la boue de la Meuse. Emmenant sa section, Louis Pergaud repartit à l'assaut des lignes allemandes dans la nuit du 7 au 8 avril 1915, blessé, il fut fait prisonnier. Le secteur fut alors écrasé par l'artillerie française, ne laissant aucune chance de survie à l'écrivain, en effaçant même toutes traces...

Témoignage du soldat Léménorel (72ème RI)
sur l'attaque aux Eparges :

"Je monte en ligne avec la 7^e compagnie, au soir du 21 avril 1915. Dans l'après-midi, l'adjudant Bravée, qui commandait notre section, nous avait réunis dans la cour du château de Sommedieu et nous avait fait cette déclaration : « Nous montons ce soir aux Eparges ; tant qu'il y aura un homme vivant dans la tranchée, je défends qu'on recule, ou cela, il y aura pour lui des balles dans mon revolver. Le lendemain matin, au lever du jour, je suis assis dans la tranchée. A côté de moi, et également dans un boyau qui part derrière de tous les côtés, des cadavres de soldats allemands, des cadavres soldats français, partout des cadavres, dans toutes les positions toutes les attitudes. Bientôt les canons tonnent ; je vois voler ici les bras et les jambes des malheureux. Et l'on s'est étonné, après guerre, qu'il y ait eu tant de disparus !

